**Deux gouttes de miel**

J’ai 33 ans à l’intérieur et 73 à l’extérieur. Il y a des jours où je ne trouve pas ça très normal et d’autres où ça ne me fait rien. Je baisse les yeux et poursuis ma lecture : « L’essai le plus mince, le plus insignifiant que tu parviens à écrire vaut mieux que tout le flot d’idées grandioses dont tu te grises. Garde tes pressentiments et ton intuition, c’est une source où tu puises, mais tâche de ne pas t’y noyer… » *Bam !* Bruit de portière claquée avec vitalité. Je referme le livre en soupirant et caresse la couverture : Etty Illesum, Une vie bouleversée, du petit lait. *Toc toc !* 17h59. Quelle ponctualité.

* Y’a quelqu’un ?
* Oui, rentrez !

L’homme est fidèle à mon souvenir : poitrine large, cheveux en pétard, sourire franc, deux gouttes de miel à la place des yeux. Il porte un carton sous le bras. La première fois que je l’ai rencontré, je lui donnais 40 ans. Sans la pénombre du garage où il était venu m’acheter du bazar laissé par l’ancienne propriétaire, je lui retire quelques années.

* On se tutoyait non ?

Il sourit et une flambée de rides jaillit au coin de ses yeux. Allez, 36 ans et toujours aussi charmant. Je me lève, mon cœur cogne, ça résonne dans mon crâne.

* Oui, c’est vrai.
* Et voilà la marchandise ! Six pots d’un kilo, ça ira ?

C’est des conneries ce qu’on raconte aux enfants, le père Noël existe. Mardi dernier, il était chez moi, une liasse de billets dans la main droite et un petit pot de miel dans la gauche. Il a dit : « En direct de mes ruches ! » J’ai revu la page d’accueil de mon blog d’adolescente « Miels & Châtiments » où je notais tous les miels que je pouvais goûter. J’ai dévoré le pot du regard et murmuré : « J’adore le miel. » Après son passage, il m’a écrit plusieurs sms auxquels je n’ai pas répondu. Son enthousiasme et sa spontanéité me faisaient peur. J’étais déjà engagée dans une relation avec moi-même, on venait de passer les noces de coton, je ne voulais prendre aucun risque. Et puis mercredi, j’ai étalé son miel sur mes tartines. Sainte Marie Mère de Dieu, priez pour moi car j’ai péché, le pot y est passé. Une onde de plaisir a envahi ma bouche et puis une autre, et puis encore une autre. Un va-et-vient divin. Moi qui n’aie pas fait l’amour depuis longtemps, ça m’a donné l’occasion d’y repenser. Je me suis sentie bizarre toute la journée. Si mon blog existait encore, j’aurais donné la meilleure note à cet inconnu. Alors je lui ai écrit, ou plutôt, je lui ai passé commande. Je ne voulais pas qu’il pense que je pouvais être intéressée par autre chose que ses abeilles.

* Tu aimes le rouge ? demande-t-il en se retournant.

Il a coincé une bouteille de vin dans la poche arrière de son pantalon. Je ne sais pas s’il attend que je vienne la chercher. Je me force à dire :

* C’est plutôt moi qui devrais t’offrir à boire.
* T’as des verres ?

Je lui fais un sourire sans dent et me dirige vers le placard de la cuisine. Je me sens nerveuse, comme à chaque fois que quelque chose d’imprévu bouscule mon quotidien prévisible.

* Je t’ai laissé l’argent dans une enveloppe, près de l’entrée.
* On aurait dû faire du troc pour le meuble.
* Oui, tu devrais marquer « paiement en miel » sur Leboncoin.
* J’aimerais bien mais j’en aurais pas assez… Mes abeilles se font décimer par les frelons asiatiques, j’ai tout essayé, rien à faire. J’ai déjà perdu deux ruches sur cinq.

Je pose les verres sur la table basse. L’homme se rapproche pour attraper le tire-bouchon, ses doigts effleurent les miens, il sent le bois. Avant il était bûcheron et aujourd’hui il scie de l’agriculteur pour préserver le bocage et protéger les arbres. « Et puis j’en avais marre de faire tendinite sur tendinite. » C’est vrai qu’il a de très beaux bras, j’ai pensé sans compassion. J’observe une ombre passer sur son visage pendant qu’il débouche la bouteille.

* Si les abeilles disparaissent, on n’ira pas bien loin, elles sont à la source de la vie humaine. *Poc !* Mais bon, parlons d’autres choses… Ton livre, ça avance ?
* Pas vraiment.
* Je ne t’ai pas demandé la dernière fois, ça parle de quoi ?

Je prends le verre qu’il me tend et je bois sans penser à trinquer.

* De ma thérapie.

C’est sorti tout seul. A force de parler à voix haute dans le salon…

* Ah, dit-il simplement.
* J’écris sur ce que j’ai appris pendant ma thérapie.

Dis comme ça, on a l’impression que c’est fini, que je suis passée à autre chose, que tout est digéré. Dis, comme ça.

* Mais bon, en ce moment je suis bloquée. Ça fait des mois que je n’ai pas écrit un mot.
* Parfois faut pas trop réfléchir, dit-il en croisant les jambes. Après moi, j’y connais rien en bouquin. Si c’est un projet qui te tient à cœur, je te souhaite juste de le finir.

J’hoche la tête, l’homme se lève et se dirige vers la fenêtre. Derrière, c’est le cimetière. Est-ce que je le mets mal à l’aise ? Est-ce qu’il me prend pour une dépressive à tendance morbide ? J’ai envie de lui dire qu’il se trompe, que j’avais juste besoin de me mettre au vert, de faire une pause. Une grosse pause. Mais aucun mot ne sort de ma bouche, ni de la sienne. Je profite de son dos tourné pour me resservir, à ras bord.

* Il y a une belle lumière dehors, on va faire un tour ?
* Oui, pourquoi pas.

Il me lance un regard amusé.

* Pourquoi pas quoi ?
* Pardon ?
* C’est bizarre de dire « pourquoi pas », ça donne l’impression que t’as pas vraiment envie.

Je rougis et bafouille :

* C’est juste que le tour va être vite fait, c’est tout petit ici.
* On n’aura qu’à continuer vers ailleurs alors.

L’homme me fait un clin d’œil et bondit dehors.

∞

Nous marchons dans le bourg, en plein milieu de la route. Un vent frais s’est levé. J’aurais dû prendre un pull, je sens mes tétons pointer sous le t-shirt et je n’ose plus le regarder.

* Elle est belle la campagne par ici, plus sauvage que par chez moi.
* Ah oui ?

Je ne sais pas quoi dire. La présence de quelqu’un d’autre que moi-même me perturbe. Mais mon silence n’a pas l’air de contrarier l’inconnu qui scrute le paysage avec attention. Il bifurque, soudainement intéressé par un champ.

* Il doit y avoir de l’eau là-dessous.
* Sous quoi ?
* La terre pardi ! Tu n’as jamais cherché les sources d’eau ?
* Les quoi ?

Il me sourit. Ses dents sont droites et bien blanches. Il se dirige vers un arbre, sort un couteau de sa poche et coupe une branche. Un geste précis et machinal. Qu’est-ce qu’il fabrique ?

* Il faut que le bois soit souple et vert, s’il est sec, il cassera, explique-t-il. On cherche à avoir une baguette assez longue avec des antennes de 60cm. Là, j’ai une branche de Noisetier, également appelé Coudrier, mais ça marche aussi avec des baguettes de soudeur ou du fil de cuivre.

Je le regarde tailler la branche, la lame de son couteau brille par intermittence, les veines de ses bras ondulent dans le mouvement.

* Après, on prend chaque branche dans la main, les paumes vers le ciel, les pouces vers l’extérieur, comme ça, poursuit-il. Puis on écarte les bras pour mettre la baguette en tension. Et là on va chercher de l’eau.

L’homme se met en marche, lentement. Avec sa barbe aux reflets roux, sa chemise en lin et ses anneaux d’oreilles, on dirait un prophète.

* Là ! s’exclame-t-il. Tu vois la baguette ? Elle pique dans le sol ! Tu la vois ?

Moue dubitative. Oui, je vois une baguette qui bouge mais ça doit être parce qu’il bouge, lui.

* Tu veux essayer ?
* Pourquoi pas.

Il rit et me tend la branche que j’écarte comme indiqué.

* Tes pouces, il faut qu’ils soient à l’extérieur, dit-il en me retournant les paumes.

Ses mains sont si chaudes qu’on dirait deux fours, chaleur tournante, 210°. J’ai envie d’y pénétrer toute entière et cette pensée me trouble au plus haut point.

* Tu peux avancer maintenant, tout doucement.

Docile, je suis la consigne en fixant un point à l’horizon. Mon pied dérape dans une crevasse, je perds l’équilibre et me rattrape de justesse. J’ai l’air con avec ce bâton.

* Continue, dit-il avec une autorité apaisante.

Et là, une légère tension dans mes mains. La baguette tourne, elle pique dans le sol, sans que je fasse le moindre mouvement. J’écarquille les yeux.

* Regarde !
* Oui, je vois, il y a de l’eau, juste où tu es. C’est bien, tu es réceptive.

Je lève les yeux vers lui, il me sourit. Nouvelle flambée de rides qui m’éclabousse. D’un coup j’ai chaud aux joues, au ventre et aux jambes, deux volcans à la place des pieds.

* L’eau va finir par bouillir…
* Quoi ?
* Non, rien, dis-je en secouant la tête pour y éteindre les flammes. Quand tu dis que je suis réceptive, ça veut dire que certaines personnes ne le sont pas ?
* Oui, tout le monde n’y arrive pas, ça dépend.
* Ça dépend de quoi ?

L’homme détourne son regard pour réfléchir.

* Notre corps est composé à 80% d’eau, chacun de nous est en interaction avec les milieux aquatiques, les nappes, les courants… D’après moi, on est tous capables de ressentir les sources d’eau, c’est plus une histoire de croyance que de magnétisme. Ceux qui n’y arrivent pas sont probablement ceux qui n’y croient pas.
* Mais moi je n’y crois pas et j’en trouve ! Je ne savais même pas que ça existait.
* Oui, c’est bien ce que je dis, tu es naturellement réceptive.

Je pense à mon oracle et cette carte que je tire à l’infini : « Cloître ». Synonymes listés dans le livret : isolement, retraite, solitude, enfermement.

* Pourquoi tu fais la grimace ?
* C’est juste que je ne me trouve pas vraiment réceptive, je ne vois pas grand monde en ce moment.

Utilisés avec soin, les mots sont de bons cache-misères. Si j’assumais la tronche de mes journées, je dirais : je suis fermée comme une huître et je ne vois personne, à part la caissière du Super U, mais je ne lui dis pas bonjour parce que le jour en question n’a rien de bon.

* Je parlais plutôt de recevoir des ondes que des gens.

Je le regarde plus intensément que je ne le voudrais. Quelles pensées traversent son esprit ? J’ai envie de braquer la baguette sur ses deux yeux pour les sonder. Un frisson me secoue.

* Si tu as froid, on peut rentrer.

J’acquiesce en silence. On remonte le champ, puis la route jusqu’à la maison. Quand la porte se referme, je me sens à nouveau nerveuse.

∞

* Ça te dit un Mojito ? J’ai du rhum et des citrons.

Son visage s’illumine. Ça lui dit bien. J’ouvre le frigo aux trois quarts vide, prends la bouteille de rhum et… pas de citrons. J’ai dû les acheter cette nuit, quelque part en rêve.

* Ça te dit juste du rhum ?
* C’est le nom d’un cocktail ? Ça a l’air dangereux !

Il rit. Pour la troisième fois en une heure et sans forcer. Impressionnant.

* Ça va, les voisins ne sont pas trop bruyants ? dit-il à nouveau collé aux carreaux.
* J’ai pas à me plaindre, les morts sont plus respectueux que les vivants.
* Y’a des vieilles tombes ?

Tiens, tiens, un amateur.

* Quelques-unes, on peut aller voir si tu veux.

Je lui tends un verre et cette fois-ci trinque avec lui. Ça revient vite.

∞

Quatre foulées plus tard, on déambule entre les croix en fer et les stèles de marbre, comme deux touristes au musée. Je lape mon rhum tandis qu’il déchiffre de vieux écriteaux. L’air m’est plus respirable ici qu’à l’intérieur. Je dis, pensive :

* J’ai peur de mourir avant d’avoir fini mon livre.

L’homme fixe une fleur mauve qui s’obstine à pousser entre deux dalles de béton.

* Pardon, c’est un peu glauque.
* Non, au contraire, la mort fait partie de la vie. Sans elle, on ne saurait pas la savourer.

Il me parle alors de ses multiples passions du kayak au parapente, en passant par l’apnée. Je l’écoute et rien qu’imaginer ses journées me fatigue. Je ne sais pas à quelle source il se branche, mais je veux bien lui filer une multiprise.

* Quelle énergie ! J’aimerais avoir la même.
* Ça se cultive.
* Mais t’es jamais fatigué ?
* On se reposera quand on sera mort, dit-il en pointant le menton vers la tombe la plus proche, un certain Marcel Champion.

On finit notre tour en silence, le gravier qui crisse sous nos pas. Je ramasse les pots de fleurs échoués, je me dis que si c’était un métier, je passerais mes journées à faire ça. Quand on rentre, la nuit est presque tombée. La porte se referme et je me raidis à nouveau.

* On va regarder les étoiles ? demande-t-il.

Si je suis réceptive, il est télépathe, ou alors nous sommes tous les deux claustrophobes. Je lui réponds que je vais chercher un pull, j’arrive. Je monte l’escalier, passe devant le miroir du couloir et fais quelque chose d’inhabituel : je m’arrête. Je mets plusieurs secondes à saisir mon reflet. Je me rapproche, colle mon nez à la glace froide et aperçois une lueur étrange. Une toute petite flamme blanche au fond des yeux.

∞

Il s’est installé dans une vieille chaise de camping et en a déplié une deuxième. La lune a bordé le soleil, qui s’est couché sans broncher, fatigué d’une longue journée d’été. Les étoiles scintillent dans l’obscurité grandissante.

* J’ai une application sur mon téléphone pour reconnaitre les constellations.

Il éclate de rire.

* Range-moi ça et viens t’asseoir.
* Tu t’y connais en astronomie ?
* J’ai appris, ça m’intéresse. Les étoiles ont toujours guidé les hommes, à l’époque les marins s’en servaient pour naviguer. C’est une précieuse source de savoir.

Je me laisse glisser dans le fauteuil, nos accoudoirs se touchent, je sens sa chaleur. Il tend son bras et se met à présenter le ciel : « là c’est Vénus qui brille très fort et là… » Sa voix me berce, je respire profondément, tout est calme. La conversation redescend sur terre quand il me pose des questions sur mes goûts et mes activités, évitant habilement d’aborder le passé. Il est aussi spontané et fougueux que subtil et pudique. Un coup de vent agite les fougères, les températures chutent rapidement. Je frissonne mais l’homme à côté de moi ne semble pas concerné. Il a replié ses bras nus derrière la nuque, il sourit et une chaleur intense se dégage de son corps. Mélangée à la fraicheur de l’air, ça me rend électrique. Des éclairs passent devant mes yeux, des picotements dans mes mains. Et tout me fait soudain peur : notre proximité, l’obscurité du jardin, le bruit du vent. Un orage s’annonce.

* On rentre ?
* C’est moi qui vais rentrer.

Si le malaise a une odeur, j’en suis le diffuseur.

* Il y a un canapé si...
* Je suis en état de conduire, ne t’inquiète pas, dit-il fermement.

Nous nous levons ensemble. La tête me tourne légèrement… Le rhum, le froid, sa voix ? Je passe les coupables en revue pendant qu’il replie les chaises et remonte vers la maison. Nerveusement, je porte mon verre à mes lèvres, il est vide. Je ramasse le sien et le finis d’un trait. Dans la véranda, il remet les chaises là où il les a prises.

* Maniaque ?
* Ordonné et fier de l’être.

Quelques secondes passent où rien ne se passe. Il hésite, pas longtemps, et se penche vers ma joue, y dépose un baiser léger.

* Merci pour le cocktail.
* Merci pour le miel.

Une voix crie dans ma tête : demande-lui ce qu’il fait le week-end prochain ou demain ou maintenant ou avant-hier…

* A bientôt.

Il n’a pas mis de point d’interrogation.

* Oui, bonne route.

Je reste figée devant les chaises pliées, le cœur battant. *Bam !* fait la portière. *Bam Bam !* répond mon cœur. Bruits de moteur qui se fondent dans la nuit. Il est parti et moi je rentre. Je me sers un verre d’eau au robinet pour changer. J’attends. Rien n’éclate. J’ai parlé à un être humain plusieurs heures d’affilées dans un rayon constant de moins d’un mètre de diamètre. Mais rien n’éclate. L’orage était d’été, silencieux et sans tonnerre.

∞

Je n’ai pas sommeil alors je m’assois dans le fauteuil, attrapant mon ordinateur au vol. Je redresse l’écran et aperçois de nouveau mon reflet, qui semble jaloux : sur ma joue gauche, la trace brûlante de ses lèvres. J’ouvre ce fichier qui m’obsède. Une notification apparait : « Bienvenue. Reprendre là où vous en étiez. » Je passe la souris dessus, une date s’affiche. Je compte sur mes doigts : six mois. Je n’ai rien écrit depuis six mois. L’écran de mon téléphone posé sur l’accoudoir s’allume, un sms s’affiche, je lis : « Finis ton livre ! » Je clique sur répondre et tape de l’index en souriant bêtement : « Vos désirs sont des ordres ». Le désir. De le revoir, de l’écouter parler des étoiles, des abeilles et des branches, de compter les taches de rousseur sur sa peau, d’enfourner mes mains dans les siennes, d’oser l’embrasser à mon tour. Le désir de me quitter pour rencontrer quelqu’un d’autre. Le désir d’altérité pour exister et d’exister pour raconter. Je pose mes doigts sur le clavier et je reprends là où j’en étais. Le désir. La source était donc là.

Kastel Ka